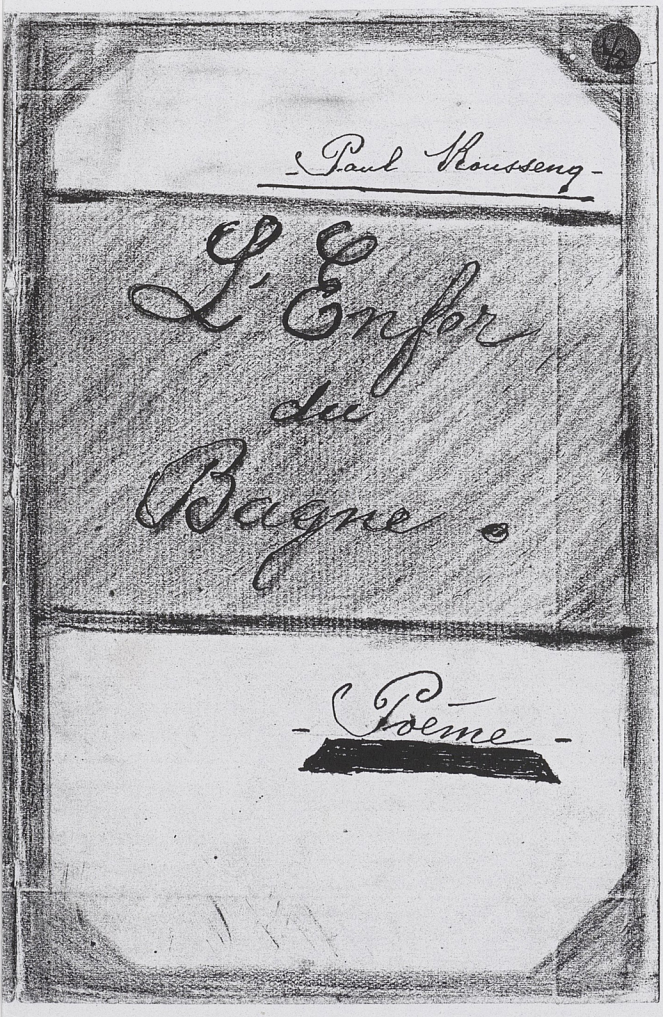

Paul Rousseng
L'Enfer du Bagne
Poème

- Préface -

La composition de mon "Enfer du Bagne" a été faite par étapes, de 1913 à 1927. Je l'ai remaniée à maintes reprises.

Les nouveaux règlements de 1935 ont rendus caducs certains passages, (pain sec, cachot, etc), qui n'en ont pas moins leur valeur documentaire.

Cette étude, plutôt psychologique que descriptive, met à nu un état de choses dont la pérennité est incontestable.

J. P. Roumens

1c

L'Enfer du Bagne

Quand, sous le froid décor des austères prétoires,
L'ombre du Châtiment escompte ses victoires —
Alors qu'en cet instant la vindicte des lois
Exerce, sans pitié, ses terribles exploits —
Les juges sentent-ils un frisson qui les gagne,
En évoquant l'horreur des misères du Bagne..
Se penchent-ils au bord de l'abîme entr'ouvert
Sous les pas de celui qu'ils ont chargé de fers?
Hélas! ils ne sauraient lever le voile infâme
Sans se sentir troublés jusqu'au fond de leur âme.
Hésitant davantage à frapper sans retour,
Ils seraient indulgents à la faute d'un jour.

Le Bagne est un enfer, une énigme troublante.
Il faudrait le génie et le pinceau de Dante,
Pour mettre en relief ses recoins ténébreux
Et le décrire tout, en ses aspects nombreux.

« Qu'il faille m'en coûter, comme juge et partie,
Sans que la Vérité se trouve travestie,
Cet opaque rideau je vais le soulever,
Et nul considérant ne viendra m'entraver. »

Pour tout observateur qui le scrute et le sonde,
Le Bagne est en petit ce qu'est en grand est le monde.

3

Mais la pudeur n'est point, en ce milieu pervers
Où se montrent à nu le vice et les travers.
Le chancre social, infâme pourriture
Qui ronge sourdement l'œuvre de la nature ;
Les tares, les noirceurs et les expédients –
Forfaits préméditès, méfaits inconscients –
Tout ce qui dégénère et tout ce qui ravale,
Comme en pays conquis, cyniquement s'étale,
. . . . . .

Le système adopté, loin de relever l'homme,
Le descend au niveau de la bête de somme ;
Celui qui vient au bagne avec un peu de cœur,
S'endurcit au contact de toute sa laideur.
On le laisse corrompre avec indifférence

4

Et, ses Pouvoirs publics, la coupable carence
Ne permettant jamais le moindre amendement,
On ne peut espérer qu'il en soit autrement.

Orphelins, qui n'ont eu que des soins mercenaires
Bâtards montés sur Soigt, voués aux victuinaires
Que creusent, sous leurs pas, les foyers désunis ;
Rejetons de la rue, échos sans les garnis –
Tous ceux qui n'ont pas eu l'ombre d'une caresse
Ou qui furent sevrés du lait de la tendresse,
S'en vont grossir le flot de ces irrégulières
Qui, de l'ordre moral, ébranlent les piliers ...
Voulant avoir leur part de vitale récolte,

5 Leur étendard flottant au vent de la révolte, 1d
Ils montent à l'assaut de la Société,
Dont ils ont ressenti toute la cruauté.
La misère et la faim les poussent vers le crime
Ils y sont acculés, parce qu'on les opprime —
Jusqu'à ce que se dresse, en un brumeux matin,
Le sanglant échafaud promis par leur destin ...
Ou bien le Bagne infect, épouvantable fresque,
Qui s'agite, vivante, en cet enfer dantesque.
. . . . . .
Ultime rendez-vous, promiscuité avec accointances,
Le Bagne, niveleur, supprime les distances;
Il a son ambiance et son esprit de corps
Etant le faible courbé sous la loi du plus fort.

6 Dès le premier contact, l'ensemble paraît fade;
On voit, sans s'émouvoir, la quelconque façade,
Le train-train journalier qui s'opère au Sebors:
Ce théâtre est trop vaste, il manque de décors.

Le Bagne est tout entier caché dans ses coulisses,
Il garde son mystère et voile ses supplices;
Dans l'accomplissement de ses rites outrés,
Il ne se départ pas d'usages consacrés.
Si quelqu'un est rebelle à la loi de coutume,
Et cherche à s'écarter du creuset qui consume
Tous ses efforts sont vains: il demeure impuissant,
Ne pouvant conjurer ce péril incessant.

7

Au petit jour levant, sous un ciel gris et sombre
Des forçats rassemblés on précise le nombre ;
Munis de leurs outils, vers l'immense forêt
Ils vont presque tout nus. Sans un moment d'arrêt,
Sous la battante pluie ou le soleil torride,
Ils peinent durement, ayant le ventre vide.
Leur tâche est imposée ; ils doivent l'accomplir
Ou, ~~sinon~~, de toute façon, ils se verraient punir.
S'avise-t-on, parfois, de se porter malade ?
Ce motif, non-valable, a l'air d'une bravade
D'un refus de travail ; on guette ce dessein,
Tant que n'intervient pas l'avis du médecin,
Aussi bien à celui qu'un mal interne ronge

8

Qu'à ceux dont l'apparence implique le mensonge.
On ne distingue point : le pain sec de rigueur
Englobe l'incapable et le simulateur.

La visite n'a lieu qu'une fois par semaine,
La route étant pénible et l'étape lointaine ;
Souvent le médecin constate et ne peut rien ;
Il demeurent passif-lui, qui peut tant de bien.
Mais il faut remonter de l'effet à la cause
Et proclamer qu'il n'a rien de ce qui s'impose
Pour combattre le mal ou pour le prévenir :
Le fait est là, flagrant ; on doit le retenir.

On voit des malheureux, sans nul soin, et qui serrent,
Avec de vieux chiffons, leurs pieds couverts d'ulcères ;

9 D'autres, sans connaissance et, la fièvre, tremblants 1c
Près du seuil de la mort râlent sur les bas-flancs
Celui-ci, sous le coup d'une tierce maligne,
D'aucun discernement ne donne plus de signe;
Celui-là, dont les yeux réclament un secours,
Ne verra plus jamais la lumière des jours:
Tous ces abandonnés, rejetés de la vie,
Attendent tristement qu'elle leur soit ravie.

La sinistre Guyane est un vaste tombeau;
Et son climat remplit l'office du bourreau;
La fièvre est permanente, en ce pays de vase
Où sévissent, aussi, l'anophélostomiase,
Le tétanos terrible et le scorbut rongeur,

---

10 La lèpre répugnante étalant son horreur...
Mais cela n'est pas tout: on y rencontre encore
Le serpent venimeux, la mouche hominivore,
Le vampire vêlu qui se gorge de sang,
Le moustique invisible et le boa puissant...
Le poison est partout, en ce pays étrange:
Dans la fleur que l'on cueille et le fruit que l'on mange
Dans l'air que l'on respire et dans l'eau que l'on boit,
Dans tout ce que l'on touche et tout ce que l'on voit.
La mort plane au-dessus d'une immense détresse,
Son spectre hallucinant, à chaque pas, se dresse.

Du monde des vivants, pour toujours, séparé,
A ses pires instincts fatalement livré,

C'est au sein dépravé de ce funeste gîte,
Dans ce cadre mortel, que le forçat s'agite:
Il s'agite en souffrant, l'espoir seul le soutient,
La liberté l'attire et le bagne le tient.

Il faudrait y songer: ces bagnards, que l'on dresse
Le résolver au poing, qu'on opprime sans cesse;
Qui souffrent du climat, des hommes, de la faim,
Ne devraient s'amender - le nier, serait vain.
Le socle des vertus ne s'érige en leurs temples;
Ils ont trop, sous les yeux, de funestes exemples
Qui stimulent l'ardeur de leurs penchants innés,
Héritage fatal de ces prédestinés.

Pourquoi donc s'étonner, si la masse pénale
Sans y mettre de frein foule aux pieds la morale;
Si, faisant abandon de tous les sentiments
Elle veut - avant tout, alléger ses tourments?
Le mensonge, le vol, l'impudeur, le sadisme;
La ruse, la rancœur, l'envie et l'égoïsme,
Sont les traits dominants qui forment le pivot
Où viennent se mouvoir le bagne et ses suppôts.

Ne jetons qu'un regard, sur tout ce mécanisme
Imprégné de l'esprit du machiavélisme;
De ce cloaque affreux ne franchissons le seuil
Que pour l'évaluer d'un rapide coup d'œil -
Il est parce qu'il contient la honte et l'infortune,
Pour être impartial, effleurons-les chacune.

13

Le cauchemar du Bagne, est le vil délateur,
Pour avoir une place, ou bien quelque faveur
Sans le moindre scrupule il trahit ses semblables,
Dans l'ombre perpétrant ses actes méprisables.
Partout il s'insinue et partout on le voit,
Sans même qu'on s'en doute, on l'a derrière soi.
Il ne peut ignorer la lâcheté du Bagne,
Et ceux-là qu'il redoute, à propos il les gagne;
Car l'argent c'est le dieu, sous le soleil qui luit
Au Bagne, comme ailleurs, on n'adore que lui.

Le forçat s'avilit, le besoin le talonne,
Pour y remédier, c'est au jeu qu'il s'adonne
Il vend jusqu'à son pain, pour s'en aller jouer

14

Sans argent, il ne sait à quel saint se vouer.
Cartes en mains, groupés sur une couverture
On les voit tels qu'ils sont, révélant leur nature
Et comme s'ils n'étaient pas assez malheureux
Pour quelques sous, pour rien, ils s'égorgent entre eux.

L'intérêt personnel est le principal guide
Tout acte concerté se fait sous son égide;
Les on-dits venimeux, les propos colportés
Accablent les absents sous leurs coups répétés.
Tel qui, d'un camarade, hier vient de médire
Va lui serrer la main en ayant un sourire:
Comme une girouette, il tourne au gré du vent
Considérant surtout l'intérêt du moment.

15

A côté du troupeau des résignés esclaves,
Il en est quelques uns - fortes têtes - qui bravent
Le joug des règlements (élastiques, d'ailleurs)
Qui peuvent les meurtrir sans les rendre meilleurs.
Isolés, mis aux fers, privés de nourriture,
L'habitude devient leur seconde nature;
Ils ne sont plus témoins de tout de lâchetés
Qui les choquent si fort, dont ils sont révoltés.
(Fr. J'ai si bien ressenti ce sinistre avantage
Pour en avoir souffert plus que d'autres, davantage
Qu'il m'inspira ces vers au cynisme adressés,
Et qui sont le reflet de mes tourments passés.)

16

- « Je m'élance vers vous, foudres disciplinaires
Qui venez me plonger dans mon isolement.
Depuis longtemps j'ai dû vous rendre débonnaires
Vous savez m'attirer de même qu'un aimant.
Délices du cachot, c'est à vous que j'aspire,
Nostalgique et meurtrie c'est vers vous que je tends
Car vous seules pouvez - alors que je soupire -
Endormir ma douleur sur les ailes du Temps. »

Dans ce cadre infamant, qui contient un abîme,
On aime sa douleur comme une chose intime
Que l'on ne quitte guère et que l'on connaît bien
Et de cette bourrelle on en fait son soutien.

17

Mais que triste est le sort, de vivre sans la foule
En restant solitaire au sein de cette houle, 18
Que l'on ne veut pas suivre en ses débordements,
Pour ne pas y noyer les meilleurs sentiments!
On voudrait retenir, parmi cette cohue,
Une âme sympathique, encore qu'inconnue,
On voudrait lui crier: prends garde, arrête-toi!
Cet appel serait vain, on se renferme en soi.

La féconde amitié, cette douce compagne,
Se cultive parfois, dans la tourbe du Bagne,
Elle attend rarement un idéal abstrait,
Car c'est presque toujours un quelconque intérêt
Que l'on recherche en elle et qui la fait éclore,
Un vague attachement, à peine la colore.
L'attirance charnelle y préside souvent,
Pour les uns c'est un jeu - pour d'autres, un tourment.

Quand elle est partagée, un cœur n'est jamais vide,
Elle en est l'ornement et la cariatide.
C'est un bien précieux, véritable trésor
Qui, dans le Bagne infect, vaut mieux que des flots d'or.
Lorsque l'on souffre à deux, moins lourdes sont les peines,
Le plaisir est doublé, dans les heures sereines,
On n'attend que l'instant pour payer de retour
Et se sacrifier l'un pour l'autre, à son tour.
Ignorant les calculs, qui sont d'une âme basse
N'ayant qu'une pensée et, sur la même trace,

19

Marchant toujours unis en se donnant la main,
On trouve une oasis, dans le désert humain:
L'âme y prend son essor et le cœur s'y repose,
De l'amitié jaillit la source qui l'arrose.

Le Bagne, tel qu'il est, renferme bien des maux,
Mais souvent les forçats sont leurs propres bourreaux.
Quoique étant revêtus de la casaque grise,
Tous ne se courbent point sous le joug qui les brise;
Quelques-uns ne sont point des fantômes humains
Se montrant au-dessous des tristes lendemains,
Certains, l'âme meurtrie offerte à la souffrance,
Conservent jusqu'au bout un rayon d'espérance,
Malgré l'expérience et le destin fatal

20

Voulant chercher le bien où se trouve le mal
S'en vont, en tâtonnant, au milieu des épines,
Parmi des cœurs éteints et des âmes mesquines.
D'autres, sans renoncer à l'idéal sauveur,
Ne trouvent qu'en eux seuls un baume à leurs douleurs.

Ces hommes, qu'obscurcit la rigueur de la vie
Ont parfois des lueurs, en leur âme asservie!
Tout divisés qu'ils soient, ils éprouvent alors
Le besoin de s'unir, n'étant pas les plus forts -
Et s'élevant enfin au-dessus de la bête
A de certains moments ils relèvent la tête:
Mais ce ne dure pas: cet éclair passager
S'éteint, en même temps que passe le danger.

21 Coupables, innocents, cambrioleurs, faussaires, 1h
Assassins et voleurs, ou bien incendiaires –
Pour n'importe quel crime et sans distinction –
Se trouvent confondus dans l'expiation,
Ils traînent, chaque jour, le boulet de leurs chaînes
Que ne peuvent briser des tentatives vaines;
Des erreurs d'une vie, ainsi que d'un moment,
Supportant tout le poids d'un cruel châtiment,
Ces parias – marqués par le sceau d'infamie –
Rêvent de liberté, sur une terre amie.

Quand ils prennent la mer, sur de légers canots,
Le cœur gonflé d'espoir se confiant aux flots,
Ils s'en vont – résolus – vers des rives nouvelles,
22 Vivre sous d'autres cieux des heures moins cruelles.
Alors, songeant qu'ils ont une mère, là – bas,
Qui depuis tant de jours souffre et pleure tout bas,
Leurs pleurs coulent aussi: larmes silencieuses,
Larmes du souvenir, vous êtes précieuses!
Leur crime est sans pardon, pour la Société,
Mais, aux yeux d'une mère, il est bien racheté.

Lorsque la chance aidant, et poussés par la brise,
Ils arrivent enfin à la terre promise,
Ils ont devant les yeux un horizon nouveau
Ayant la liberté, tout leur paraît plus beau.
Mais souvent l'Océan, aux évadés, hostile,
Engloutit tout à coup, et la barque fragile

Et les désespérés qui ne regrettent pas
D'avoir, pour leur salut, affronté le trépas.

Martyrs du Nickéry, vers ces rives désertes
Où dorment, pour toujours, vos dépouilles inertes,
Plane le souvenir de l'héroïque fin
Qui vous honore tous, dans un même destin.
Le liquide tombeau s'ouvrira pour vos frères,
Qui viendront, comme vous, y finir leurs misères,
Et comme vous - vaincus par la fatalité
Ils n'auront qu'entrevu la belle liberté.

Il me faut revenir à la géhenne atroce
Afin d'en compléter le tableau que je brosse -
Dont les touches en noir sont prises sur le vif -
24 C'est la mentalité d'un milieu destructif
Où les exceptions, se distinguant dans l'ombre
Ainsi que des lueurs brillant dans la nuit sombre,
Confirment d'autant plus, par l'extrême opposé,
L'ensemble descriptif qui s'y trouve exposé.

Dans l'air chaud, nuancé de teintes vaporeuses,
Les lucioles d'or s'élancent, lumineuses;
Seuls, les crapauds-géants, s'appelant alentour
Rompent l'accablement d'un silence très lourd.
C'est la nuit; un forçat vient d'éteindre la lampe
Qui brûle dans la case - et le voilà qui rampe
Près d'un nouveau venu, presqu'encore un enfant,

25 Qui va servir de proie au vice triomphant ..
Il dort, de ce sommeil si paisible à cet âge,
Et la sérénité s'épand sur son visage;
Il ne se doute pas, dans le rêve qu'il fait,
Que va se consommer l'innommable forfait.
. . . . . .
. . . . . .
La lampe, rallumée, au plafond se balance,
Dans le chuchottement qui succède au silence
. . . . . .
Quel crime a donc commis ce frêle adolescent,
Pour qu'il doive endurer le supplice incessant
Que le Bagne éhonté réserve à sa détresse,
Infiltrant son venin dans sa saine jeunesse,
26 L'attirant, tout d'abord, avec un peu de miel,
Afin de l'abreuver, ensuite, de son fiel,-
Quel crime a t'il commis? Souvent rien de bien grave
Voyant sur son chemin une éternelle entrave
N'ayant aucun appui, privé de réconfort,
Au lieu de réagir il n'a pas été fort..
Puis, de l'entraînement devenant la victime,
Avançant, pas à pas, jusqu'au bord de l'abîme
Presqu'inconsciemment il est venu sombrer
Vers le Bagne maudit, pour souffrir et pleurer

Enfant! que le Destin a jeté loin de l'âtre
Quand la Société, ta cruelle marâtre
De sa griffe d'acier te marqua pour toujour

97 Empoisonnant ainsi le restant de tes jours —
Avait-elle songé que des brutes cyniques,
Dans le débordement des instincts érotiques,
Viendraient te harceler, dans tes nuits sans sommeil,
Que l'orgie et l'horreur, te tenant en éveil,
Dans un accouplement monstrueux et sauvage
Se liguant contre toi pour consommer l'outrage
Surgiraient à tes yeux dans les traits d'un bagnard,
La menace à la bouche, à la main un poignard.
Et que, terrorisé, succombant d'impuissance,
Immolé sur l'autel de la concupiscence,
Point de mire constant des désirs sensuels,
Tu serais le jouet des appétits charnels!

98 Et toi, que fais-tu là, condamné militaire
Qu'a frappé durement un code sanguinaire;
En subissant la rigueur d'un régime de fer,
Pour venir t'échouer au fond de cet enfer —
Où plus amer, encore, est le pain qu'on y mange,
Ayant troqué tes mains sans rien gagner au change,
Tu souffres sans répit, en espérant en vain,
Victime de l'Armée et du ciel africain!

D'autres ont les faveurs, ainsi que les sourires,
Notés bons condamnés, ce sont pourtant les pires:
Ce furent des bandits, des criminels fameux —
Tu brûlas ta paillasse et tu pèses moins qu'eux.

29

Le forçat, face-à-face avec sa déchéance,
N'ayant plus de ressort, se livre à l'ambiance
Happé par le remous, entraîné par le flux,
Il perd son libre-arbitre et ne s'appartient plus
Paria rejeté de l'enceinte du monde
Nul ne saurait sonder sa misère profonde.
Et c'est parce qu'il voit son horizon se noir,
Qu'il ne tressaille plus au souffle de l'espoir

Assis sur un rocher de la terre maudite
Les yeux vers l'Océan, un jeune homme médite
Son regard va se perdre en un rêve lointain,
Éphémère rayon de l'Idéal humain.
Il songe aux jours sereins de son adolescence,
Où la sève de vie, en toute sa puissance,
Infusait dans son sein le doux germe d'amour
Comme l'aurore monte et se fond dans le jour
Son âme s'ouvrait toute, en ce printemps suave
Elle se répandait comme un torrent de lave
Féconde d'action, de bruit, de mouvement
Et prenait son essor vers l'éternel aimant.
Il entrait dans la vie, il en goûtait les charmes
Ne sachant ce qu'était l'amertume des larmes
Il avait l'avenir qui s'ouvrait devant lui :
Mais c'était un mirage, hélas, car aujourd'hui
Son jeune front se courbe et son cœur se soulève
Un funèbre linceul a recouvert son rêve,

31

Il est éteint au col par la réalité
Se dressant implacable, en sa fatalité.

L'Idéal est banni, des rives sépulcrales
Où le noir tourbillon des rondes infernales
Tourne, en balayant tout dans son cercle de mort,
Où le vice triomphe, où succombe l'effort...
Quand s'effondrent ainsi les âmes chancelantes,
Vous vous obscurcissez, lueurs étincelantes,
Et vous, lointains sommets qui couronnez l'azur,
Il s'est évanoui, votre profil si pur!
En ces lieux, où l'opprobre égale la souffrance,
S'est éteinte à jamais la flamme d'espérance:
Nul ne ranimera ce lumineux flambeau,
32 et la torche fumeuse éclairant un tombeau.

Le Bagne maintenu, c'est la honte durable
Qui se prolongerait, devant l'inéluctable!
Aucun palliatif ne peut être apporté!
Les choses resteront ce qu'elles ont été!
Pour enrayer le mal, il faut un coup de mine
L'extirper tout à fait, en sapant la racine:
Cette œuvre doit se faire - en la menant à bien
L'abolition, seule, est l'unique moyen!

On demeure perplexe, et l'examen déroute
On est désemparé sur une mer de doute
Quand, ayant parcouru le Bagne et le jugeant,

33

On analyse à fond les choses et les gens.
Après en avoir fait l'étude impartiale,
Dans l'effet recherchant la cause initiale
Jusque dans le berceau de son éclosion,
On en dégage alors cette conclusion :

— En les montrant du doigt, par delà leur barrière,
Injuste l'on serait de leur jeter la pierre,
A ces déshérités, misérables vaincus,
Dont chaque jour ajoute aux sombres jours vécus,
Car la Société, peut-être, est plus coupable
Que le forçat captif — épave lamentable —
Sur lequel a pesé la dure loi d'airain
Et qu'elle a, sans pitié, rejeté de son sein

Composé aux Iles du Salut. Paul Rousseau

Relevé à
Saint-Laurent-du-Maroni,
le 26 décembre 1929.

